

2) *Le refuge royal de la Marine au port de Brest*, par Philippe Henwood.

Situé près des bassins de Pontaniou, il servit depuis 1685 à l'enfermement des femmes de mauvaise vie. Une maison de retraite lui fut annexée en 1723. Un incendie le détruisit en 1782.

3) *Marine royale et histoire de l'environnement en Provence*, par Georges Pichard.

L'influence de l'activité de construction navale sur le milieu naturel : approvisionnement en bois et aménagement de l'embouchure du Rhône.

Philippe HENWOOD

Jean-Yves Copy, *Art, société et politique au temps des ducs de Bretagne. Les gisants haut-bretons*. Paris, Aux amateurs de livres, Mélanges de la Bibliothèque de la Sorbonne, 1986, 295, p., 14 cartes, 3 plans, 100 illustrations.

Lorsque l'on a lu et relu depuis longtemps un texte qui vous a semblé intéressant et important, c'est un plaisir très grand de le voir devenir un beau livre qui fait honneur à son éditeur. C'est le cas de l'étude de J.Y. Copy, publié aux Amateurs de livres par M. Baudry, dans la collection de M.A. Tuilier, directeur de la Bibliothèque de la Sorbonne, ceci avec le concours de l'Institut Culturel de Bretagne. Belle mise en pages, illustration abondante, cartes et tableaux, index à entrées multiples (sauf l'héraldique), tout a été mis en œuvre.

L'ouvrage en valait la peine et j'ai volontiers participé à sa présentation après avoir longtemps suivi son élaboration. Il correspond à ce que devrait toujours être une thèse et dépasse même de beaucoup sa qualification de troisième cycle : une enquête approfondie, menée à bien en dépit de sérieuses difficultés tenant à l'absence de monographies à quelques exceptions près, et surtout de tableaux généalogiques en dehors des grandes familles ; puis un entrecroisement constant des réalités historiques, donc de la commande et de ses intentions, et des notions stylistiques ouvertes par un vaste jeu de comparaisons. Le tout doit aboutir à une « thèse », c'est-à-dire à une démonstration et non à un simple catalogue, donc à un propos qui a sa finalité.

D'entrée le titre peut paraître paradoxal. Mais si l'on connaît tant soit peu l'histoire de la Bretagne, on admettra qu'au temps des ducs capétiens descendants de Pierre Mauclerc — ici, de 1220 à 1514 — l'art du gisant est un témoignage de culture et d'histoire essentiel dans un duché constitué dans ses structures politiques et administratives au XIII<sup>e</sup> siècle, secoué après 1341 par une terrible Guerre de Succession sans cesse reprise (jusqu'au delà de 1420), imbriqué donc dans le grand conflit franco-anglais, puis, sorti de là, vite menacé dans le dernier tiers du XV<sup>e</sup> siècle par la volonté

royale d'unifier le royaume. Tout le propos de ce livre est de montrer dans le choix des formes funéraires le constant reflet des situations politiques et culturelles.

Ces tombeaux sont ceux des ducs et de leur entourage, ceux des grands seigneurs, les Laval-Vitré, les Rohan et Clisson, les Rieux, les Montauban et d'autres aussi, mieux parvenus jusqu'à nous, ceux de la moyenne et petite noblesse que les circonstances rendaient plus désireuse encore d'affirmer son rang et sa présence. J.W. Hurtig avait déjà souligné l'importance de l'«*armored gisant*» dans l'image que se donne d'elle-même la chevalerie. En Bretagne ceci est d'autant plus vrai que les tensions politiques y sont plus violentes. Aussi serait-il bien erroné de classer ce livre dans l'érudition locale. Il importe de le considérer comme un exemple de ce que l'art des tombiers apporte aussi bien à l'historien qu'à l'histoire de l'art, s'il faut reprendre les termes de cette si fâcheuse dichotomie de nos savoirs. La difficulté était l'absence de telles études thématiques sur nos provinces, aussi se réjouira-t-on fort de l'annonce faite par M.J.B. de Vaivre dans la *Gazette des Beaux-Arts* (octobre et novembre 1986) d'une grande synthèse sur les gisants et dalles tumulaires de la Bourgogne médiévale.

L'enquête de J.Y. Copy a retenu deux cent soixante-douze tombeaux existants ou connus par des documents graphiques comme la série de Gaignières pour l'abbaye de Villeneuve (Les Sorinières) au sud de Nantes, ainsi que pour cette ville elle-même. L'absence de la Bretagne, sauf ces cas, dans cette célèbre collection, rend les découvertes d'autant plus intéressantes. Grosso modo, le cadre choisi est la Haute-Bretagne, celle qui à cette époque parle français, en y ajoutant Vannes et le pays Vannetais et Guingamp à cause des Penthièvre. On pourrait s'étonner de la présence des tombeaux de l'abbaye de Clermont (aujourd'hui, au Château de Laval), située à quelques lieues de la Bretagne. Mais les Laval sont aussi des seigneurs bretons fort importants dans le milieu ducal, grâce à leurs domaines de Vitré, Tinténiac, Gaël et autres lieux.

En lisant ces pages on redécouvre des fragments de haute qualité comme ceux du tombeau de Gui X de Laval au château de Vitré ou celui de l'évêque de Rennes, Raoul de Tréal († 1383) au Musée de Bretagne. Toute une série de l'abbaye de Beaulieu en Penthièvre, aujourd'hui disparue, est enfin étudiée : elle a été regroupée dans notre siècle au cloître de la cathédrale de Tréguier. L'attention est justement attirée sur les matériaux soit issus du sol, essentiellement les granites, soit importés, les calcaires, par la Loire et la mer, sans oublier l'albâtre anglais dont été fait le tombeau du duc Jean IV à la cathédrale de Nantes, et les marbres. On peut regretter l'absence d'une carte géologique sommaire avec une localisation des principales carrières comme l'a tenté J.P. Leguay lors du Colloque de

1982, *Pierre et métal dans le bâtiment au Moyen Age*. Il convient de se garder d'un déterminisme opposant trop facilement le nord et le sud de la péninsule. Autour de Nantes dans la presqu'île de Batz, à l'embouchure de la Vilaine, dans l'arrière-pays vannetais sont connues d'importantes exploitations de granites, ici un peu oubliées. Le choix des matériaux est social.

Les comparaisons nécessaires sont faites soit avec les tombeaux manceaux mis en valeur par J.W. Hurtig, soit avec les études d'A. Erlande-Brandenburg sur les tombeaux de Saint-Denis dont l'impact stylistique fut si grand. Attention est portée également à la mode angevine voisine, par exemple en comparant le tombeau, heureusement retrouvé dans un château des Côtes-du-Nord, de Tristan du Périer († 1482), seigneur de Quintin, dont le train de vie est bien connu par des comptes détaillés, et celui de Bertrand de Beauveau († 1474), serviteur et confident du Roi René, autrefois aux Augustins d'Angers. Et de rappeler opportunément que ce breton a un fief dans le Segréen et a rapporté à la collégiale de Quintin, où il fut enterré, un fragment de la célèbre «ceinture de la Vierge» du Puy Notre-Dame en Anjou.

Bien entendu la comparaison est faite, surtout pour le nord-est du duché, avec l'Angleterre. On ne peut qu'être frappé des limites assez étroites de cette influence. L'honneur de Richmond, possession ducal en terre anglaise, surtout les liens politiques complexes avec l'Outre-Manche au temps des ducs Jean IV et Jean V — de 1364 à 1442 — pourraient avoir été des incitations plus fortes. J.Y. Copy note l'habitude du port du bouclier au bras mais maint dessin publié récemment par M.J.B. de Vauvre montre la même habitude en Bourgogne. Par contre aucun exemple des jambes croisées si fréquentes au XIV<sup>e</sup> siècle anglais, en particulier dans le Sud-Ouest de l'île, aucune trace de ce que Panofsky, dans son étude des tombes (1964) avait appelé «l'activation» du gisant, c'est-à-dire le mouvement qui, pensait-il, évoquait la Croisade ou le champ de bataille du chevalier anglais.

De cette enquête, que retenir? D'abord un exemple à ajouter aux remarques antérieurement faites sur le sujet. Le gisant est un acte essentiel de la culture féodale. Dans les cathédrales, les collégiales, les églises des Mendiants, les sanctuaires paroissiaux où s'exerce la prééminence seigneuriale, c'est une image symbolique comme le prouvent les commandes royales de saint Louis et de Philippe VI. On voit ainsi les Dinan-Montafilant se créer une chapelle généalogique aux Cordeliers de leur ville. Que les temps se troublent, le tombeau devient une arme du combat idéologique aussi bien des Montfort que des partisans de Charles de Blois (le tombeau significatif de Roland de Coëtgoureden à Notre-Dame de Guingamp), des Penthièvre et de leurs alliés Clisson.

Ceci amène l'auteur à développer sa thèse de la précocité de la revendication royale des princes bretons. Charles de Blois, prince français par excellence, fait les premiers pas, multiplie non seulement les dévotions à saint Yves, canonisé à sa demande à Angers, mais aussi aux rois quasi-mythiques, Judicaël ou Salomon. Les Montfort s'emparent de cette imagerie et l'implantent en Bretagne bretonnante : tombeau de Saint-Ronan, statue du roi Gradlon. Jean V fait construire un grand tombeau à Saint-Yves dans la cathédrale de Tréguier, au flanc de laquelle il élève une grande chapelle pour se faire inhumer auprès du saint, et en terre de ses ennemis Penthièvre, alors que ses prédécesseurs avaient leurs tombeaux à Nantes, Ploërmel ou Vannes.

Mais J.Y. Copy va plus loin. A l'abbatiale de Saint-Gildas de Rhuy, Jean IV fait enterrer sa fille aînée Jeanne († 1388). La jeune personne est couronnée d'une couronne fleuronée tenue par des anges. Or la crise avec la coalition Blois-Penthièvre-Clisson est à son paroxysme tandis que le traité de Guérande prévoyait le retour du duché aux descendants de Charles de Blois en cas d'absence d'héritier mâle des Montfort. Que signifie alors la couronne de la princesse décédée, une dénonciation de cette clause du traité imposé par le roi de France ou bien, plus simplement, le symbole de la couronne des élus au royaume des cieux ? Il y a au moins ambiguïté mais notre auteur tranche nettement : pour lui ce tombeau est un geste politique. Notons d'abord qu'il convient de ne pas employer le terme de couronne fermée mais celui de couronne fleuronée. B.A. Pocquet du Haut-Jussé (« Couronne fermée et cercle ducal », *Bull. Archéo. du Comité*, 1952) avait déjà ouvert le dossier de ces représentations duciales bretonnes à travers les sceaux et les monnaies et montré la coexistence hésitante des deux formules au temps des ducs Jean IV et Jean V. Il ne fait pas de doute pour autant que les formules « par la grâce de Dieu » et surtout le rappel constant des pouvoirs royaux des anciens souverains montrent la position particulière du duché. En 1463, les légistes de Louis XI commenceront la contre-attaque en particulier à propos des bannières couronnées dressées à Rome lors de la canonisation de Saint-Vincent Ferrier, dont le corps reposait dans la chœur de la cathédrale de Vannes.

Un des apports les plus intéressants de ce livre est une remise en question de l'histoire de la sculpture en Bretagne. R. Couffon avait avancé comme hypothèse de base la quasi-inexistence de la sculpture de pierre avant l'essor vers 1420-1430 en Basse-Bretagne du kersanton, pierre exploitée essentiellement dans la région de Daoulas au fond de la rade de Brest. On notait bien quelques faits dans la région de Dinan, liés à la présence de carrières de granites mais sans pouvoir préciser une chronologie. Or J.Y. Copy fournit des dates pour les premiers tombeaux de ce centre, ceux de Roland de Dinan, seigneur de Bécherel († 1186) et d'Alain de Vitré, son neveu († 1197), tous les deux enterrés à l'abbaye disparue de

Beaulieu, c'est-à-dire à Languédias, encore aujourd'hui centre de carrières. On peut avec raison les comparer avec le tombeau de Raoul de Beaumont († 1231) à l'abbaye d'Étival dans la forêt de la Charnie, fondée par lui en 1210 aux limites du Bas-Maine et du Haut-Maine: la main à l'épée, le bouclier au bras semblent des signes de l'influence anglo-normande. Ces tombeaux dinannais sont donc un jalon essentiel d'une meilleure connaissance des ateliers du Penthievre à la fin du XII<sup>e</sup> siècle qui produisent également de belles cuves baptismales, des chapiteaux, des statues et, ensuite de grands calvaires monumentaux.

La production des tombeaux qui s'y prolonge longtemps permet peut-être aussi une réflexion sur l'évolution de cette production. Elle est encore capable d'œuvres intéressantes dans leur fermeté d'exécution comme le tombeau d'un abbé de Beaulieu, Guillaume Boutier († 1468), mais le centre dinannais n'a pas eu de vrai rayonnement concurrencé à la fois par les œuvres en matériau importé et par le succès d'autres centres bretons.

Le livre de J.Y. Copy apporte un éclairage décisif sur un élément de la culture du duché. La dynastie capétienne installée dans l'axe Nantes-Vannes acquiert des calcaires venus par la Loire dès le second quart du XIII<sup>e</sup> siècle. Les pierres de Caen arrivent par la mer comme le prouvent des tombeaux à Saint-Malo et à Léhon aux portes de Dinan. Dans la seconde moitié du siècle, les ducs et leur entourage font appel aux tombiers limousins: seul le tombeau de Blanche de Champagne, épouse du duc Jean I<sup>er</sup>, († 1283), aujourd'hui au Musée de Cluny, en est le souvenir, mais les dessins de Gaignières, heureusement rappelés ici, les montrent à Nantes et à l'abbaye de Prières à l'embouchure de la Vilaine. Enfin vint la mode française, les marbres noir et blanc dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au siècle suivant. Pour ne prendre que l'exemple de Ploërmel, ceux des ducs sont l'un d'avant 1318, l'autre des années 1350 et leur étude est ici très bien menée; au même lieu les gisants d'Aliénor de Châteaubriand († 1387) et de Jeanne de Léon († av. 1387) s'inspirant de celui de Marguerite d'Artois († 1311) à Saint-Denis. Toutes ces influences sont d'autant mieux mises en valeur que, tout au long des siècles, elles sont comparées aux productions locales toujours vivantes dans la moyenne noblesse. Et l'étude des tombeaux éclaire aussi les circonstances du développement des ateliers du kersanton comme j'ai eu l'occasion de le faire en notant l'importance du tombeau de l'évêque Gatien de Monceaux à la cathédrale de Quimper (aujourd'hui au Musée breton de cette ville) qui a, en calcaire, fourni des thèmes aux sculpteurs du Folgoët. On en vient à regretter qu'il n'ait pas été possible à J.Y. Copy d'étendre son étude à la partie occidentale du duché!

D'une façon parlante la connaissance des tombeaux rend compte de l'acculturation des classes dirigeantes du duché. Le tombeau breton est du

type caractérisé par J.W. Hurtig comme « liturgique » français : gisant calme, mains jointes, avec, pour les plus importants, le cortège des pleurants du socle, dont il reste malheureusement peu d'exemples. Or ceci contraste fortement avec le domaine architectural où se voit à l'évidence l'influence normande d'abord puis anglaise au cours du XIV<sup>e</sup> siècle. La flamboyant apparaît vers 1430 lors du retournement politique et militaire. Quant à la statuaire monumentale, elle est d'une grande richesse de contacts que ce soit avec les pays de la Loire, du Maine, de la Normandie mais aussi avec les modèles du nord, c'est-à-dire ceux des pays de la Meuse et du Rhin fréquentés par les marins bretons.

La spécificité de la sculpture funéraire confirme donc l'idée d'un postulat idéologique. Les ducs, les nobles bretons sont profondément ancrés dans le monde de la chevalerie, ses représentations mortuaires et ses multiples signes héraldiques. Ce qu'apportait les bateaux dans les ports est un autre monde, celui des ateliers de sculpteurs de statues et des maîtres verriers. Le prestige des modes de la cour française est tel que le tombeau a ses règles fixées par les visions successives qu'elle diffuse. Le livre de J.Y. Copy apporte ainsi, grâce à l'exceptionnelle richesse de sa documentation, à la vigueur de ses démonstrations, même si elles peuvent parfois ne pas emporter l'entière adhésion, de très précieux éléments sur l'histoire de la culture des sociétés féodales et on ne peut que souhaiter des études semblables pour les grands ensembles régionaux. En même temps, l'auteur fournit à l'histoire de la Bretagne et à la connaissance de ses aspects artistiques une contribution de belle qualité dont il sera souvent question désormais.

André MUSSAT